

Novembre

Quand ma grand-mère tricotait, (je pense que c'étaient des chaussettes, elles sont très vite trouées), mon grand-père lui demandait : »N'as-tu rien à faire que tu tricotes ? ».

Quelqu'un va-t-il me demander : "N'as-tu rien à dire que tu parles du temps ? ".

Voyez-vous, je crois, moi, qu'il faut s'intéresser à tout. Vous savez bien que novembre est juste à l'opposé de mai, six mois après, six mois avant. Novembre est l'image de mai inversée. Joyeux mois de mai, vilain mois de novembre ; et pourtant, mai a ses saints de glace et doit se souffler sur les doigts ; et le pauvre novembre tout riant se chauffe avec la moitié du manteau de Saint-Martin.

Pourquoi ce brave soldat, généreux comme personne, n'a-t-il donné que la moitié de son manteau ? C'est qu'à Rome, les officiers devaient payer la moitié de leur uniforme. Alors, Martin a donné ce qu'il avait payé de sa poche et il a refusé de gaspiller l'argent de l'Etat. Sur ce point aussi c'est un bel exemple pour nos Autorités.

Et les feuilles mortes ! Elles ne sont pas seulement une belle chanson pour Prévert et Kosma. Elles sont d'une beauté brillante, comme si elles voulaient nous dire que tout n'est pas triste dans la mort. Oui, les feuilles mortes parlent d'espoir, de renouveau et de pré vert.

Ce « Conteur » est le dernier de 2007. En 2008, il reviendra chez vous, si vous voulez bien le recevoir.

La Commission de rédaction vous souhaite à tous tout le bonheur possible.

A Dieu soyez-vous.



Pour votre abonnement, vous avez tout ce qu'il faut pour le payer.

Vous voulez rien que la brochure en patois, ça fait 15 francs
Vous voulez la brochure et la traduction, ça fait 20 francs

Nous vous remercions. Nous avons besoin de vous et nous vous souhaitons

Joyeux Noël et belle Nouvelle Année !

Une lettre

Nous avons trouvé une lettre écrite pour un couple qui fêtait ses cinquante ans de mariage.

Le Marais, le....

Chers Amis....

Tout bonnement, sur ce bout de papier, pour votre grande fête, je viens vous dire tous nos vœux.

Car cinquante ans de vie en commun ce n'est pas une petite affaire. Il a fallu en mettre un peu. Il y a eu bien des beaux jours, je suis d'accord, mais aussi quelques accrochées. Il a fallu se remettre de bonne, se pardonner. Mais tout cela a vite passé. Vous semble-t-il qu'il y a autant d'années ?

Eh bien, à partir de maintenant, laissez-vous vivre ! Vous n'avez plus de souci. Et d'être vieux, il fait bon vivre. Bien sûr, sans trop de calamités. Et puis, regardez En Haut !

Ce sont nos vœux bien sincères de nous retrouver dans nos assemblées.

Que Dieu vous bénisse toujours et longtemps.

Bonne journée et bien du plaisir !

Ida Rouge et Frédy

Dans ma maisonnette

Dans ma maisonnette
Il fait rudement beau,
Avec la Fanchette
Nous sommes bienheureux
Ma maisonnette
Avec ma Fanchette
Vaut bien mieux qu'un château
Bien mieux qu'un château.

J'ai un coin de vigne
Un joli jardin
Où les oiseaux viennent
Pour nous réjouir
Ma maisonnette ,,

S'il fait beau, s'il roille
Nous sommes à l'abri
Par derrière les feuilles
De notre poirier !
Ma maisonnette ...

Si sur le chemin
Quelqu'un vient à passer
On lui donne un verre,
Du pain et du lard !
Ma maisonnette...

L'année prochaine, Fanchette
Aura un bébé,
Garçon ou fillette
Tous les deux sont bons.
Ma maisonnette...

Oscar Pasche dit Jean des Biolles

Les cabaretières

Cabaretière, c'est pas un métier facile. Aux jours d'aujourd'hui, il vous faut apprendre une quantité d'affaires, connaître les lois presque comme un avocat, avoir une cuisine aussi propre qu'un hôpital, pouvoir présenter des comptes justes comme un boursier de commune, savoir aussi se faire respecter par les hommes ; ils ne sont pas toujours des braves gens, il y a aussi des canailles et des profiteurs dont il faut se méfier.

Pour commencer, je veux vous en dire une qui nous est arrivée par les Allemagnes il y a deux ans. Vous connaissez assez les jolies villes qui sont de l'autre côté de la Sarine. Des belles maisons avec des images en couleur, même des statues, des petites galeries qu'ils appellent « *oriel* ».

Il faisait froid et pour nous réchauffer, nous avons voulu boire un bon café. Mais, c'était toute une affaire pour trouver une pinte. Ici, c'était « *fermé* », là « *jour de repos* », plus loin, vers une « *Pizzeria* », « *fermé* ». Pour finir, quand même, une pinte ouverte. Nous entrons. De la fumée qui ne sent pas seulement le tabac, des gaillards mal habillés, quelques chiens. C'était bien facile à comprendre. Heureusement, à gauche, voici un coin tranquille avec un vieux qui, lui, boit du café. Il y a deux cabaretières. L'une vient vers nous. Je commande deux cafés. Elle nous les apporte. Rien à réclamer, le

café est bon et chaud. Mais, pendant que nous buvons, voilà deux de ces drogués qui se mettent à se chicaner, qui se lèvent et qui commencent à se bagarrer. Mais une des cabaretières se met entre les deux et leur dit (en allemand, mais ce n'est pas difficile à comprendre) « Si vous voulez vous battre, allez plus loin. Et puis toi, loin ! » Et elle le fiche à la porte.

C'est sûr, cette pinte devait être un service social de cette ville et les cabaretières des personnes bien formées pour ce travail. Elles n'étaient pas des jeunettes. Respect, cabaretières ! Moi, je n'aurais pas osé faire ce que vous avez fait.

Une autre cabaretière. La pinte était à côté d'un chemin. Toute petite, cette pinte. Les clients : quelques gaillards qui venaient boire trois décis avant midi, quelques personnes qui montaient à pied vers la montagne ou qui en revenaient. La cabaretière restait là, pour eux. Elle a tenu bon à son poste et elle a voulu rendre service tant qu'elle a pu. Quand elle a arrêté, elle avait plus de nonante ans. Maintenant, il n'y a plus de pinte à côté du sentier.

Une troisième avait appris le français par chez nous, et puis elle avait fréquenté le garçon de l'auberge et elle était restée. Et puis son mari est mort. Elle a continué. Là, entre onze heures et midi, tu pouvais demander « la bouteille qui n'a pas d'étiquette ». Je ne sais pas du diable comment elle faisait pour que cette bouteille ne soit jamais vide. Et là, permis ou pas permis, ils ont toujours pu boire la « bleue ».

Et de quatre ! Le cabaretier, lui, était un ivrogne pas possible. Les gens disaient que, les dernières années il ne mangeait plus rien, mais qu'il buvait de la pomme. Je ne sais pas si c'est vrai. Mais sa femme, elle était ponctuelle. Elle faisait marcher la pinte, et elle a continué longtemps après la mort du mari. Elle a eu bien du courage.

Il en faut dans ce métier. Maintenant, je veux parler de cette pinte qui est tout près d'un centre de la FAREAS. Vous savez bien, la FAREAS, c'est la société qui s'occupe des étrangers qui arrivent chez nous depuis des pays en guerre ou bien où ils crèvent de faim. Alors, le soir, les pensionnaires de la FAREAS arrivaient à la pinte pour boire quelque chose. Et puis, des fois, ils se chicanent et gueulent les uns contre les autres. Notre cabaretière leur disait alors : « Rien de ça chez moi ! Il vous faut arrêter tout de suite de vous chamailler ! » Et il y avait toujours parmi eux un camarade qui avait assez d'autorité pour leur dire d'écouter et de tâcher d'être poli avec la patronne. « Je n'ai jamais eu à me plaindre d'eux, aussi longtemps qu'ils sont restés dans ce centre. »

La sixième cabaretière dont je veux vous parler, sa pinte était au bout du village, mais sur une vieille route qui ne servait plus. Vous pouvez penser s'il y avait du passage. Mais dans la pinte, les tables étaient belles et brillantes, toutes en bois de noyer. Je ne crois pas que notre cabaretière le savait. Elle était calme, comme vaccinée au baume tranquille. Parfois, les jeunes du village arrivaient à la pinte vers les dix heures de la nuit et demandaient à manger une bouchée, une omelette. « Ma foi, qu'elle leur disait, vous savez assez où sont les œufs ; allez la faire vous-mêmes, votre omelette. » Et ils y allaient. Quel souvenir !

Et pour finir, une cabaretière dont j'ai entendu mes grands-parents en parler. Quand elle voyait dans sa pinte des pèdzes qui buvaient pendant longtemps des trois-décis, elle leur disait : « Maintenant, il faut vous en aller, vos chevaux vont avoir froid, là devant, et puis vos femmes sont tout en souci, il vous faut arrêter de boire et rentrer à la maison. » Un bien bon conseil, mais elle avait bien de la peine à les faire obéir. Pour les soldats, elle disait encore : « Allez, il vous faut obéir à la patrie. »

Il faut se réjouir qu'il y ait des braves gens par le monde. Elles ne sont pas toutes comme celles-ci, les cabaretières. Mais je ne veux pas vous parler des crouilles.

Santé !

P.G. novembre 2007

Pensées traduites d'une autre langue

Pour celui qui ne sait pas vers quel port il veut naviguer, il n'y a point de bon vent. Sénèque

Un amoureux est un homme heureux qui se prépare à ne plus l'être. E. J. Poncela

Le coq chante même le matin où il va finir dans la marmite. Stanislas Jerzy Lec

La Justine ? Une toute crouille

Les femmes sont de bonnes personnes : ma mère, ma bourgeoise, mes sœurs, mes amies, les bonnes amies de mon jeune temps, mes voisines, et bien d'autres encore : toutes des bonnes personnes.

Toutes... sauf UNE : la Justine au David. J'ai connu la Justine il y a longtemps : elle n'a jamais été ma bonne amie, parce qu'elle avait dans les quarante ans de plus que moi, et qu'elle était une toute crouille, une peste, une chipie, une serpe, une rosse, une serpent, une méchante femme, une femme acariâtre, une gerce, une guêpe...

Et encore, c'est pas tout : quand bien même qu'elle est riche comme Crésus, la Justine a une bourse faite en peau d'hérisson : c'est la pingre numéro un du canton, une rapiate, une avare, une râpe, une tire-sou, une crible-fumée, une plume-saucisse...

Il faut que je m'arrête ; il y en a assez ; et je veux vous raconter la suite.

Pendant quelque temps, la Justine a eu un pensionnaire, un régent retraité (du diable que venait-il faire par ici ? Enfin, il a tout de suite senti l'air du bureau). Bien sûr que de la nourriture, il n'y en avait pas tellement, parfois tout juste pour les dix heures de trois moineaux. Une fois que la Justine avait trouvé son jambon tout rongé par les rats, qu'il n'y avait plus rien que la couenne, le vieux régent a dit :

- Je suis bien content que les rats l'aient mangé, on n'en aurait quand même pas eu uEt après une sécheresse du diable qui avait séché la terre et aussi les gosiers pendant deux bons mois d'été, le régent-pensionnaire a dit:

- Heureusement qu'il vient de pleuvoir, autrement il aurait fallu manger les piquettes du jardin !

Et son mari à la Justine, le David, comment fait-il pour vivre avec une femme pareille ? Vous pensez bien qu'il n'est pas au paradis ; que la Justine lui a attaché une corde au pied. Mais, paraît-il, le David arrive des fois à détacher la corde, à vendre une portée de petits cochons, ou bien un veau et à s'envoler... loin par Lausanne, par Genève, même qu'une fois, il est allé jusqu'à Hambourg, au fin fond des Allemagnes, c'est sûr, c'est comme je vous le dis.

Il y a quelque temps, mon ami Mario, le maçon, a travaillé par chez la Justine et le David. Et un jour, quand il arrive pour se mettre à l'oeuvre, qu'il passe sous la fenêtre de l'étage d'en dessus, il entend quelqu'un qui chuchote : « Mario ! Mario ! » Le Mario lève la tête, et que voit-il ? Le David à la fenêtre, qui lui dit :

- La Justine m'a enfermé ! Elle a coté la porte, la rosse ! Je ne peux pas sortir ! Alors que je veux aller à la foire à Moudon ! Va me chercher l'échelle par la grange !

Et c'est ainsi qu'il a pu se sauver, tromper la Justine et lui jouer un bon tour.

Mais tout de même, un coup, (oh ! un tout petit coup) la Justine a fait une bonne action (oh ! une toute petite bonne action).

C'était quand le Mario, le maçon, travaillait encore par chez la Justine avec trois ouvriers. (Trois ouvriers et le Mario, ça fait bien quatre, vous êtes d'accord ?). La Justine guignait à tout moment par la fenêtre : il n'y aurait pas fallu t'appuyer sur le manche de ta pelle, crénom !

Par vers les neuf heures, le Mario envoie un ouvrier pour se mettre après un travail par derrière la maison. Et alors – grand Dieu est-il possible !- la Justine arrive avec un pot de thé ! La Justine qui nous donne du thé ! C'est sûr qu'il va neiger ou bien que la terre va tourner à reculons. Pour être juste, il faut dire qu'il ne faisait pas bien chaud ce jour-là. Le Mario est sur le point de remercier la Justine quand il voit qu'il n'y a que trois tasses.

- Vous avez oublié une tasse ?

- Diable que non, que répond la Justine ; vous êtes bien trois ! Un, deux et vous !

- Trois ? Je veux vous en donner, moi !

Et le Mario lui a foutu une engueulée de première, à tel point que la Justine n'a pas répliqué un mot, et que la quatrième tasse est arrivée plus vite que l'éclair.

Un autre coup, le Mario était entrain de recrépir le mur, mais tout en haut, en dessous de l'avant-toit. Et diable ! C'est assez malaisé de recrépir là-dessous, à tel point que bien du mortier tombe droit bas. Mais voilà que la Justine arrive, rien que pour regarder les ouvriers, bien sûr, et qu'elle voit le mortier tomber : - Du mortier perdu ? Il ferait beau voir !

Elle empoigne une pelle et ramasse tout ce qu'elle peut.

Quand le Mario voit ça, son sang ne fait qu'un tour, il prend son seau à mortier encore à moitié plein, le lâche depuis là-haut...et il tombe droit devant la Justine ! Une gueulée de cochon qu'on tire par les oreilles, la fouineuse s'enfuit au dixième galop, et, tu peux me croire, elle n'est jamais revenue par là.

Le Mario raconte aussi que la Justine a toujours, dans la poche de son tablier, un carnet et un crayon, et qu'elle marque tout, tout et tout ; quand il arrive des carrons pour arranger le mur, elle vient les compter et les inscrit sur son carnet. Et tout comme ça.

Maurice, le menuisier, a aussi travaillé par chez le David. Et pour boucler les comptes, vous pensez bien que la Justine n'a pas laissé faire son homme : la pingre veut tout vérifier avec son carnet du diable.

- Asseyez-vous, Maurice, je vais chercher mes lunettes.

Elle laisse son carnet sur la table et monte à sa chambre. Du temps qu'elle est loin, le Maurice voit que le potager est allumé : ni un ni deux (il faut dire aussi que le Maurice n'est pas un tout bon)... au feu le parler carnet !

- Tu peux le chercher maintenant, peste de chipie !

Quand le Mario a eu fini son travail de maçon, il faut faire de même les comptes : La Justine le reçoit à la cuisine ; sur la table, pas un verre, pas une bouteille...rien qu'un crayon et un carnet tout neuf, sur lequel il n'y a pas encore un mot, pas un chiffre ; le Mario en est bien content, mais cependant il a fallu se trivougner, maquignonner, transiger, ravauder, discuter pour des centimes, pire qu'avec un marchand de bétail juif.

Et après, la Justine se lève :

- Attends voir une minute, Mario, je veux encore te demander quelque chose : je monte dans ma chambre.

Elle ramasse son carnet et son crayon, et revient avec ... avec quoi ? ... tu ne devineras jamais ... est-ce possible ? avec un pot de chambre ! Oui, un pot de chambre ! et même un tout vieux, tout ébréché. Et la Justine le plante sous le nez de Mario :

- Regarde-voir, Mario : il y a un trou au fond. Il te faut me le boucher avec un peu de ciment. Je veux marquer sur mon carnet, mais... où est-il ? Ah ! je l'ai oublié dans ma chambre... je remonte...

Le Mario attend un moment : - Je n'ai jamais vu ça de ma vie ! Le diable te brûle ! Je m'en fous pas mal de ton pot de chambre ! Et puis, tire-toi de là !

Une épéclée ... fla en bas, le vase ! en mille briques sur les planelles ! une sacrée belle épéclée !

Et la Justine qui descend les escaliers : - Qu'as-tu fait ? - Ah ! vous avez entendu ? C'est bien fait vous l'avez bien mérité : vous l'avez mis au fin bord de la table et il y a eu un courant d'air quand vous avez ouvert la porte de votre chambre.

Madame Justine, maintenant que vous êtes dans un monde meilleur que le nôtre, comme ils disent, pourrez-vous me pardonner ?

Pierre Badoux

Mollie-Margot, mars-novembre 1993



La vie, c'est ce qui t'arrive pendant que tu es en train de faire des autres plans pour l'avenir.
John Lennon



La politique ce n'est pas l'art du possible. Son affaire, c'est de choisir entre le désastre et le désagréable.
John Kenneth Galbraith



La ruse à Ravouillet

Ravouillet avait une femme, la Marguerite. Et, cela ne porte pas à conséquence, elle était ma foi bien jolie. Juste pour lui : pas trop grande, pas trop petite, mais cependant un peu plus grande que courte. Et qui se remarquait bien avec ses chaussures qui pioulaient, ses beaux chaussons blancs dans lesquels on voyait deux chevilles fraîches comme des chevilles de veau qui vient d'être fait, sa robe qui cachait juste les genoux, son manteau de soie avec des manches assez larges pour que des mains de poupée laissent voir des doigts de demoiselle. Et son chapeau en forme de cloche se balançait bravement sur sa tête ébouriffée de frisons. Ravouillet était tout fou de sa Marguerite, quand bien même il trouvait que ses habits lui coûtaient cher.

Ils s'aimaient bien, bien que des fois ils avaient quelques piques. Oh ! pas des grandes, allez donc ! du moment que Ravouillet bastait. Il disait amen ainsi soit-il, et tout était fini. Mais de toujours baster, ça l'embêtait. Vous allez entendre comment il a pu tenir tête à sa Marguerite, sans le faire voir. Il faut vous dire qu'ils s'étaient chicanés un peu, rapport au culte. Dans cette paroisse, le ministre faisait deux cultes le même matin du dimanche, un tôt à neuf heures au village d'en haut, et l'autre tard à onze heures au village d'en bas, ou bien le contraire. Un dimanche il était donc au tôt, l'autre au tard. Et c'est ici que l'affaire a commencé à ennuyer.

La Marguerite voulait aller au culte du tôt. C'était l'heure qu'avaient choisie toutes les belles dames du village : l'assesseuse, la syndique, la ministre, la greffière, la boutiquière et les autres. Alors, la Marguerite était là comme une rose au milieu d'un bouquet de gratte-cul, et elle en était toute orgueilleuse.

Ravouillet aurait préféré aller au tard, à onze heures pour avoir au moins fini de travailler par la maison. Il avait fallu laisser gagner la bourgeoise, mais il bourmait.

Une fois, celle-là lui dit :

- Tu sais, mon petit chéri ! il me faudrait un autre chapeau. J'en ai vu un joli, comme un arrosoir, qui m'irait rudement bien et qui ne coûte qu'une vingtaine de francs.

- Je te le donne après le culte du tard !

- Mais, on va au tôt, que dit la femme.

- Justement. Quand je vais au tôt, je mets toujours vingt francs dans la crousille pour les pauvres. (c'était un piège). Au tard, j'en mets un. Alors, tu comprends qu'il me faut bien quinze jours pour me refaire.

La Marguerite n'a rien dit sur le moment. Mais toute la semaine elle a ruminé cette affaire, et le dimanche elle a dit comme ça, tellement elle avait envie d'avoir son chapeau en arrosoir :

- Ecoute, mon joli mignon ! tu as tellement travaillé ces jours que tu dois être fatigué. Si on allait au culte du tard !



A la rencontre du patois

C'est ainsi qu'a été appelée l'assemblée organisée par l'Association du Vieux-Lavaux qui s'est tenue à Puidoux le mercredi 24 octobre 2007. Monsieur Linder de Cully a présenté le président de l'Association Vaudoise des Amis du Patois M. Pierre Guex et celui de l'Amicale des patoisants de Savigny, Forel et environs M. Jean-Louis Chaubert.

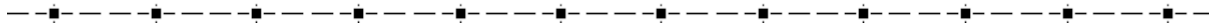
M. Guex a parlé de la langue de nos anciens, comment elle a passé à travers les siècles jusqu'à ce que, en l'an 1806, les Autorités interdisent de la parler dans les écoles. Depuis, elle s'est maintenue aussi bien que possible dans des coins isolés, le Jorat et surtout parce que des gens à cabosse ont commencé à l'écrire.

M. Chaubert a parlé du Dictionnaire du patois vaudois, les efforts qu'il a fallu faire pour pouvoir écrire juste. Celui de 1981 a été amélioré et réédité à la fin de 2006. Il se vend très bien. Tous les deux ont été imprimés chez Campiche imprimeur à Oron-la-Ville.

M. Chaubert a publié un Lexique des mots vaudois issus du patois. C'est quelque chose de sympathique qui veut aider à garder notre langage. Il a même fait une brochure de poésies avec la traduction en français.

Nous avons passé une jolie soirée. Grand merci au *Vieux-Lavaux* qui a organisé cette assemblée et mis ainsi le patois à l'honneur. Peut-être que quelques personnes auront envie de s'approcher du patois ? C'est à souhaiter.

Marie-Louise Goumaz



C'est une femme qui l'a dit

La femme avec laquelle tu vois que tu auras une chicane si tu lui dis la vérité, celle-là mérite d'être bernée.

Elisabeth Jenkins

L'histoire de Monsieur de Monsieurfaitrien

Monsieur de Monsieurfaitrien était un châtelain qui avait une bonne quantité de louis d'or dans ses poches. Il avait bien compté son argent pour pouvoir bien vivre, manger et boire des verres de Dézaley à la pinte Besson pendant encore bien quelques années. Il avait tout réparti son trésor. Une poignée d'écus pour cette année, une autre pour l'année suivante et puis ainsi pour toutes les autres qui viendraient après. Ce grand « mathématicien » disait à tous les gens du village :

- Comme ça, je peux dépenser tant par jour jusqu'au jour du jugement dernier.

Mais il est pourtant arrivé au bout de ce qu'il avait épargné ; il n'avait plus un sou, plus d'argent en poche. Et notre brave gaillard n'était pas encore dans l'autre monde. Alors, ce pauvre type allait de maison en maison pour mendier quelques pièces pour manger et il disait comme ça :

Donnez quelque chose au Bailli
De Monsieurfaitrien,
Qui a vécu
Bien plus longtemps
Qu'il aurait cru !

Jean-François Gottraux, Octobre 2007



Entre araignée et mouche

En allant au marché, une mouche rencontre sur le chemin une araignée. Elles se disent bonjour de loin et l'araignée demande :

- Dites voir, Dame Mouche, voulez-vous me donner un coup de main pour tisser ma toile ?
- Non, merci bien, moi, j'aime mieux filer !

Le casse-tête (réponse)

Si vous avez biffé tout juste, le mot qui vous restait après était : RECORDA

Un vieux casse-tête

« Un carron pèse un kilo et la moitié d'un carron. Combien pèse un carron ? »